

L'AVANT-SCÈNE THÉÂTRE

juin 2017

Artistes à l'écoute du monde

De Thierry Thieû-Niang à Thomas Bellorini, Emmanuel Meirieu, ou Simon Stone, les gens de théâtre vont vers leurs contemporains, parfois en souffrance. Même lorsque les textes sont puisés dans les tragédies archaïques.



© Anne Sendik

COMMENÇONS À SAINT-DENIS, en ce mois de juin qui hésite entre les giboulées et la canicule. Au Théâtre Gérard-Philipe, où s'achève une saison forte, avec des créations de haute littérature et des actions concrètes et fertiles en direction des populations de Seine-Saint-Denis – et pas seulement – le travail conduit par le danseur et chorégraphe Thierry Thieû-Niang a fait forte impression. Depuis deux ans, avec sa patience, son empathie, son intelligence sensible de l'autre et ce supplément de grâce qu'il met en toute chose, Thierry Thieû-Niang conduit un atelier avec des hommes et des femmes venus d'horizons différents. Il y a les femmes du Franc-Moisin, les familiers du centre de loisirs, l'association des seniors. Il y a des collégiens, des enfants, et même quelques jeunes comédiens en formation à l'Esad ou au Conservatoire national supérieur d'art dramatique.

Il ne s'agit pas ici d'animation culturelle, mais de travail. Il ne s'agit pas de prétendre devenir professionnel – même si de futurs professionnels sont là, eux aussi. Il s'agit de s'interroger sur les groupes, et comment ils dialoguent, sur la survenue d'un individu dans un groupe, et comment il trouve sa place. Il s'agit aussi d'expérimenter l'art comme lien, comme terrain d'entente et d'épanouissement, comme partage et comme offrande.

Sur le grand plateau aux parois pelées, pas de décor. Un grand cercle éclairé par un projecteur. Comme un hublot immense percé dans le mur du fond. La Lune, la Terre. Tout cela et bien autre chose. Il y a du monde sur ce plateau, beaucoup de monde. Tous les horizons de la planète, tous les âges.

À gauche du plateau (considéré depuis la salle, à jardin), un homme lit des textes. Il s'agit du journaliste-producteur Philippe Lefait qui a suivi une grande partie de la naissance du spectacle qui s'intitule *Ses Majestés*. À certains moments de la représentation, il lit des textes : fragment des *Raisins de la colère* de John Steinbeck, extrait de *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, pages de Laurent Gaudé, conte de Fatou Dione.

De l'autre côté du plateau, deux musiciennes. Deux femmes africaines, une chanteuse, une percussionniste. Safiata, venue de Guinée-Bissau, est une vraie « griote » dans son pays qu'elle a quitté il y a bien des années et où elle a pu enfin

retourner récemment. Elle a une voix magnifique et chante en bambara, accompagnant le déroulement de cette cérémonie, qui passe par un moment d'offrande particulièrement beau.

La matière première est le papier kraft. Des rouleaux que l'on pousse sur le sol et dont on découpe des morceaux. On les met en boule, on les froisse et cela fait, au fond du plateau, une sorte de ligne étrange, comme un mascaret sur la mer. À un moment, hommes, femmes, enfants, vont déplacer ces pièces légères aux formes chimériques et les déposer sur le devant de la scène. Puis ce muret mouvant sera à son tour décomposé... Rien, presque rien et on est au coeur d'un mystère. Le bruit du papier ressemble à celui du feu ou de la vague sur le sable. Il y a des moments de danse, avec de jeunes hommes athlétiques et légers, des enfants fins comme des herbettes, de fortes personnalités. Une jeune fille de 16 ans, venue d'Égypte il y a à peine un an et qui parle déjà un excellent français, chante en arabe *Les Moulins de mon coeur*... Ensuite, on entend aussi Michel Legrand... et la jeune fille chante, à la fin, en arabe toujours, un air magnifique qui parle, dit-elle, de Jésus-Christ... Tout cela émeut sans sensiblerie, frappe par ce qu'il faut bien nommer humanité.